

MICHEL LAUB



JOURNAL DE LA CHUTE

Traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

Obra publicada com apoio
do Ministério da Cultura do Brasil/Fundação Biblioteca Nacional

Ouvrage publié avec l'aide
du ministère de la Culture du Brésil/Fundação Biblioteca Nacional

O tradutor desta obra recebeu uma bolsa
do Programa de Residência de Tradutores Estrangeiros no Brasil,
do Ministério da Cultura do Brasil / Fundação Biblioteca Nacional.

Le traducteur de cet ouvrage a reçu une bourse
du ministère de la Culture du Brésil / Fondation Bibliothèque nationale,
dans le cadre du Programme de résidence de traducteurs étrangers au Brésil.



MINISTÉRIO DA CULTURA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

Titre original : *Diário da queda*
© Michel Laub, 2011.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-283-02651-9

À mon père.

DEUX OU TROIS CHOSES QUE JE SAIS
SUR MON GRAND-PÈRE

1.

Mon grand-père n'aimait pas parler du passé. Ce qui n'a rien d'étonnant, du moins s'agissant de ce qui compte vraiment : le fait qu'il était juif, qu'il ait débarqué au Brésil à bord d'un de ces bateaux où les gens s'entassaient, le bétail pour qui l'histoire semble s'être arrêtée alors qu'ils avaient vingt ans, ou trente, ou quarante, peu importe, et ne reste plus ensuite qu'une sorte de souvenir qui va et vient et peut devenir une prison pire encore que celle par où tu es passé.

2.

Dans les cahiers de mon grand-père, on ne trouve pas la moindre allusion à ce voyage. Je ne sais pas où il a embarqué, s'il s'était procuré des papiers avant de partir, s'il avait de l'argent ou une vague idée de ce qui l'attendait au Brésil. Je ne sais pas combien de jours a duré la traversée, si les vents ont été violents ou non, s'il y a eu une tempête à l'aube et si cela aurait changé quelque chose à ses yeux que le bateau sombre et qu'il disparaisse d'une manière si ironique, dans un tourbillon obscur et glacé, et sans aucune chance de laisser en souvenir de lui autre chose qu'une donnée

statistique – qui à elle seule aurait résumé sa biographie, escamotant toute référence à l'endroit où il avait grandi, à l'école où il était allé et à tous ces menus événements survenus entre sa naissance et le jour où on lui avait tatoué un numéro sur le bras.

3.

Moi non plus je ne tiens pas à parler de tout cela. S'il y a bien une chose dont le monde peut se passer, c'est d'entendre mes considérations sur la question. D'autres se sont déjà chargés de la traiter dans des films. D'autres encore dans des livres. Les témoins ont déjà livré des récits détaillés, et on dispose de soixante ans de reportages, d'essais et d'analyses, des générations d'historiens, de philosophes et d'artistes ont consacré leur vie à ajouter des notes de bas de page à cette masse de documents, s'efforçant de renouveler encore et toujours l'opinion générale sur le sujet, la réaction de tout un chacun au mot *Auschwitz*, alors je n'envisagerais pas une seconde de répéter ces idées si elles n'étaient pas, d'une certaine façon, essentielles pour que je puisse aussi parler de mon grand-père, et par conséquent de mon père, et par conséquent de moi.

4.

Dans les mois qui ont précédé mon treizième anniversaire j'ai suivi des cours pour préparer ma bar-mitsva. Deux fois par semaine j'allais chez un rabbin. Nous étions six ou sept élèves, et chacun rapportait chez soi une cassette avec un enregistrement de passages de la Torah chantés par lui. Pour le cours suivant, il fallait qu'on sache tout par cœur, et aujourd'hui encore je suis capable d'entonner ce mantra long

de quinze ou vingt minutes dont je ne comprends pas un traître mot.

5.

Le rabbin vivait de son salaire de la synagogue complété par une contribution des familles. Sa femme était morte et il n'avait pas d'enfants. Pendant les cours, il buvait du thé auquel il ajoutait un édulcorant. À peine avait-on commencé qu'il choisissait un élève, en général celui qui n'avait pas étudié, il venait s'asseoir à ses côtés, s'adressait à lui en collant son visage au sien ou presque et lui faisait chanter et rechanter chaque vers et chaque syllabe, l'élève se trompait une deuxième fois, une troisième fois, alors le rabbin tapait du poing sur la table, se mettait à hurler et menaçait de ne célébrer la bar-mitsva de personne.

6.

Le rabbin avait des ongles longs et une odeur de vinaigre. Il était le seul dans toute la ville à assurer cette préparation, et il arrivait fréquemment qu'au moment de partir on doive attendre dans la cuisine pendant qu'il avait une discussion avec nos parents, il leur disait qu'on ne s'intéressait à rien, qu'on était indisciplinés, ignorants et agressifs, et une fois son discours terminé il leur réclamait une rallonge. Il était tout aussi fréquent qu'un des élèves, sachant que le rabbin était diabétique, qu'il s'était déjà retrouvé à l'hôpital pour cette raison et que des complications s'en étaient suivies au point qu'on avait failli l'amputer d'une jambe, que cet élève, donc, se propose alors pour aller lui resservir un thé et qu'à la place de l'édulcorant il verse du sucre dans sa tasse.

7.

Pratiquement tous mes camarades de classe faisaient leur bar-mitsva. La cérémonie avait lieu le samedi matin. Le garçon revêtait le talit et était appelé à venir prier aux côtés des adultes. Ensuite, il y avait un déjeuner ou un dîner, généralement dans un hôtel de luxe, et parmi les choses que mes camarades aimaient bien faire alors, il y en avait une qui consistait à enduire de cirage les poignées de porte des chambres. Une autre à pisser dans les paniers de serviettes des salles de bains. Une autre encore, bien que cela ne se soit produit qu'une seule fois : au moment de souhaiter un joyeux anniversaire à l'intéressé, on avait l'habitude de le projeter en l'air à treize reprises et tout le groupe le rattrapait à chaque fois, comme avec un filet de pompiers – seulement, ce jour-là, le groupe s'était écarté au moment de la treizième réception et le garçon était tombé sur le dos.

8.

La fête au cours de laquelle cet événement s'était produit ne s'était pas déroulée dans un hôtel de luxe, mais dans la salle des fêtes d'un immeuble qui n'avait ni ascenseur ni gardien parce que le garçon était boursier et fils d'un receveur de bus qu'on avait déjà aperçu dans le parc en train de vendre de la barbe à papa. Ce garçon n'était jamais collé dans aucune matière, n'allait jamais à aucune fête, n'avait jamais fait d'esclandre à la bibliothèque, ne faisait pas partie des élèves qui avaient mis un morceau de viande crue dans le sac à main d'une prof, trouvait encore moins drôle que quelqu'un ait placé une bombe derrière les toilettes, un sac

de poudre auquel était fixée une cigarette qui devait se consumer jusqu'à l'explosion. En tombant, il s'était cassé une vertèbre, avait dû rester alité soixante jours, puis porter un corset orthopédique pendant plusieurs mois et durant tout ce temps faire des séances de kiné, tout cela après avoir été transporté à l'hôpital alors que la fête s'était achevée dans une atmosphère de grande perplexité, du moins chez les adultes, et parmi ceux qui auraient dû rattraper ce camarade : moi.

9.

Une école juive – en tout cas une école comme la nôtre, où certains élèves arrivaient en voiture avec chauffeur, où d'autres passaient des années à se faire humilier, comme celui dont on jetait le goûter tous les jours, ou cet autre qui se faisait enfermer dans la salle informatique à chaque récréation, et le camarade qui s'était blessé lors de son anniversaire avait déjà souffert de cela, au cours des années précédentes il s'était retrouvé enterré dans le sable plus souvent qu'à son tour –, une école juive est à peu de chose près une école comme les autres. La différence, c'est que tu passes ton enfance à entendre parler d'antisémitisme : il y a des enseignants qui se consacrent exclusivement à cela, à expliquer les atrocités commises par les nazis, lesquelles renvoient aux atrocités commises par les Polonais, qui font écho aux atrocités commises par les Russes, et à ce décompte tu pourras ajouter les Arabes, les musulmans, les chrétiens et tous ceux que tu voudras, une spirale de haine nourrie par la jalousie qu'inspirent l'intelligence et la force de caractère des Juifs, la culture et la richesse qu'ils ont su créer en dépit de toutes ces adversités.

10.

À treize ans j'habitais dans une maison avec piscine, et pendant les vacances de juillet j'étais allé à Disneyland, j'étais monté sur les montagnes russes de l'espace, j'avais vu les pirates des Caraïbes, j'avais assisté à la parade et aux feux d'artifice, ensuite j'avais visité l'Epcot Center, et j'avais vu les dauphins à SeaWorld, et les crocodiles à Cypress Gardens, et les chutes d'eau à Busch Gardens, et les miroirs aux vampires dans la Mystery Fun House.

11.

À treize ans j'avais : une console de jeux vidéo, un magnéscope, une étagère remplie de livres et de disques, une guitare, des patins à roulettes, un uniforme de la NASA, un panneau *Stationnement interdit* trouvé dans la rue, une raquette de tennis que je n'ai jamais utilisée, une tente, un skate, une bouée, un Rubik's Cube, un poing américain, un canif.

12.

À treize ans je n'avais encore jamais eu de petite amie. Je n'avais jamais été vraiment malade. Je n'avais jamais vu personne mourir ni subir de grave accident. La nuit après la chute du garçon sur le dos, j'ai rêvé de son père, de ses oncles et tantes, de ses grands-parents qui étaient présents à la fête, de son parrain qui avait peut-être aidé à payer les frais, cette fête où il n'y avait rien d'autre qu'un gâteau au chocolat, des pop-corn, des beignets au poulet et des assiettes en carton.

13.

J'ai rêvé très souvent du moment de la chute, un silence qui a duré une seconde, peut-être deux, une salle avec soixante personnes et pas un mot, comme s'ils avaient tous attendu que mon camarade pousse un cri, ou un gémissement au moins, mais il est resté à terre les yeux fermés jusqu'à ce que quelqu'un demande à tout le monde de s'écarter parce qu'il s'était peut-être blessé, une scène qui ne m'a pas quitté jusqu'à ce qu'il revienne à l'école, à se traîner dans les couloirs, avec son corset orthopédique sous l'uniforme qu'il fasse froid ou chaud, qu'il fasse soleil ou qu'il pleuve.

14.

Si à l'époque on m'avait demandé ce qui m'affectait le plus, voir mon camarade dans cet état ou le fait que mon grand-père soit passé par Auschwitz, et par ce qui m'affectait le plus j'entends ce que je ressentais le plus intensément, comme quelque chose de tangible et de présent, un souvenir qui n'a pas besoin d'être évoqué pour s'imposer, j'aurais répondu sans la moindre hésitation.

15.

Mon grand-père est mort alors que mon père avait quatorze ans. L'image que j'ai de lui, c'est celle qu'on retrouve sur une demi-douzaine de photos, toujours les mêmes vêtements, le même costume sombre et ses cheveux, sa barbe, je n'ai aucune idée de comment était sa voix, et ses dents je ne sais pas si elles étaient blanches parce qu'il ne sourit jamais.

16.

Je n'ai pas connu la maison de mon grand-père, mais certains de ses meubles, le fauteuil, la table ronde, l'armoire vitrée, avaient été transférés dans l'appartement où s'était ensuite installée ma grand-mère. C'était un logement qui convenait mieux à une veuve sortant peu, tout au plus une fois par semaine pour aller prendre le thé chez une amie, habitude qu'elle avait conservée jusqu'à ce que cette amie parte dans un hospice où elle était restée cinq ou dix ans, une période au cours de laquelle elle s'était cassé une jambe, puis le bassin, avait été victime d'au moins trois pneumonies ainsi que d'un infarctus et d'un AVC avant de mourir.

17.

Une fois j'ai accompagné ma grand-mère dans cet hospice. Il se trouvait presque en dehors de la ville. Les chambres sentaient l'eucalyptus, le bâtiment était entouré d'un espace vert avec des bancs et des parterres de fleurs, et de là on apercevait les infirmières et les parents des patients, tel ou tel employé en uniforme, parfois un monsieur sur un fauteuil roulant électrique avec une bouteille d'oxygène. Ma grand-mère et son amie ont parlé de leur *telenovela*, de la violence dans les journaux, des gens dans la rue qui sont de plus en plus grossiers, des jours de froid qui sont de plus en plus longs, et à aucun moment de la conversation, ni d'aucune des conversations que j'ai eues avec ma grand-mère avant qu'elle meure plus ou moins comme son amie de l'hospice – à cette différence près que dans son cas il n'y a pas eu d'infarctus en cours de route, son AVC a été foudroyant, ce qui a épargné à tout le monde de la voir sur un

lit pendant une éternité sans parler ni bouger –, à aucun moment de sa vie ma grand-mère n'a fait allusion à mon grand-père.

18.

Enfin, bien sûr, il lui arrivait parfois de rappeler des évidences, que mon grand-père parlait peu, qu'il dormait avec un pyjama à manches longues même en été, qu'au début de leur mariage il avait l'habitude de faire quinze minutes de gymnastique au réveil, et qu'une fois il était tombé de l'échelle qu'il utilisait pour monter au grenier, je pourrais compléter cette liste jusqu'à arriver à une vingtaine de points, une trentaine s'il le fallait, mais à aucun moment au long de ces années elle n'a abordé l'essentiel à son sujet.

19.

Les dernières années de sa vie, mon grand-père restait toute la journée dans son bureau. Ce n'est qu'après sa mort qu'on a découvert ce qu'il y faisait, des cahiers et des cahiers remplis d'une écriture menue, et c'est quand j'ai lu ces documents que j'ai enfin compris ce qu'il avait enduré. C'est à ce moment-là que cette expérience a cessé d'être uniquement historique, uniquement collective, rattachée à une morale abstraite, dans le sens où Auschwitz était devenu une espèce de référence en laquelle tu crois avec toute la force que tu tires de ton éducation, de tes lectures, des innombrables débats que tu as entendus sur ce thème, des positions que tu as défendues avec solennité, des condamnations prononcées avec véhémence, sans qu'à un seul instant tu ne sentes que cela fait réellement partie de toi.

20.

Si je devais parler de quelque chose qui fait réellement partie de moi, je commencerais par l'histoire du garçon tombé le jour de la fête. Comment il est revenu à l'école des mois plus tard. Comment j'ai rassemblé tout mon courage pour m'approcher de lui, une question tandis qu'on attend tous les deux le prochain cours dans le couloir, une remarque quelconque sur l'interro de la semaine suivante ou sur la veste du prof toujours couverte de pellicules, et la façon dont il a répondu à ma remarque, comme si cette conversation était absolument banale et qu'il était possible pour n'importe lequel d'entre nous d'oublier qu'il portait un corset orthopédique, chaque fois qu'il se levait c'était comme si tout le monde épiait sa nouvelle démarche, il levait une jambe un peu plus haut que l'autre, un rythme légèrement claudicant qui nous accompagnerait pour toujours, lui et ceux qui étaient présents à la fête.

21.

Il s'appelait João, et à mesure que nous sommes devenus plus proches, j'ai découvert que : a) son père vendait de la barbe à papa dans le parc parce que son salaire de receveur de bus ne suffisait pas ; b) son père était seul pour élever son fils parce que sa mère était morte avant d'avoir atteint quarante ans ; c) après la mort de sa mère, son père ne s'était pas remarié, n'avait pas eu d'autre enfant ni de nouvelle compagne.

22.

Pour ce qui est de João, j'ai appris que : a) jamais il n'avait raconté à son père qu'il se faisait quotidiennement enterrer

dans le sable ; b) il lui avait toujours dit qu'il n'appelait aucun de ses amis pour jouer parce qu'il préférait étudier ses leçons ; c) jamais il n'avait attribué la cause de ses ennuis à l'école au fait de n'être pas juif, d'être goy.

23.

Mon école avait pour tradition d'envoyer ses élèves dans les meilleures universités et il en était sorti des capitaines d'industrie, des ingénieurs, des avocats. Le père de João pensait qu'il valait la peine de se sacrifier pour que son fils puisse être inscrit dans un établissement aussi cher : des bourses étaient octroyées et il avait fini par obtenir une réduction de quatre-vingts pour cent de ses frais de scolarité. Malgré tout, il lui fallait s'échiner tant et plus pour arriver à payer le complément, sans compter l'uniforme, les fournitures, le transport.

24.

Le père de João avait décidé de célébrer les treize ans de son fils parce qu'ils n'avaient encore jamais organisé de fête. Hormis pour les anniversaires quand il était petit, ils avaient seulement pour habitude de convier les membres de la famille à prendre une bière, et normalement João n'invitait personne excepté un cousin et un gosse de l'immeuble qui avait quatre ans de moins que lui. Mais comme João était dans une école juive, et que dans l'école juive tout le monde faisait sa *bar-mitsva* à treize ans, et que lors de chaque fête celui dont c'était l'anniversaire se faisait projeter en l'air à treize reprises, une sorte de rite initiatique marquant son passage dans le monde adulte, au moment où il devenait ce que l'expression hébraïque donnant son nom à la cérémonie désigne comme un *fils du devoir*, pour toutes ces raisons, donc, le père avait

convaincu son fils d'inviter l'ensemble de sa classe dans la salle de réception d'un immeuble où habitait un beau-frère.

25.

J'ai appris tout cela des mois plus tard, quand j'ai commencé à aller chez eux. Leur appartement se trouvait dans un immeuble encore plus modeste que celui du beau-frère, des murs qui s'écaillaient, des fils dans tous les sens, ce jour-là j'étais arrivé en fin d'après-midi et João n'était pas là. Il était allé payer une facture, ou à la poste, ou chez le notaire, une de ces choses qu'il faisait pour rendre service, et c'est son père qui m'a ouvert et offert un verre de jus de fruit. On s'est assis devant la télé. C'étaient les actualités régionales. On est restés là un certain temps, sans rien se dire, à peu près comme d'habitude en fait, vu qu'avant ce jour-là je n'avais jamais échangé guère plus de deux ou trois mots avec lui, et alors que le silence était devenu franchement pesant et que la *telenovela* s'éternisait, parce qu'il faisait presque nuit et que son fils ne se décidait pas à rentrer, il a commencé à me poser des questions – sur l'école, sur mon père, sur mon grand-père.

26.

Le père de João m'a écouté la télé allumée, et c'était comme si rien de tout ça ne l'intéressait, parce qu'il continuait de regarder droit devant lui, en changeant de chaîne pendant les pauses. À l'occasion d'un de ces changements, il y est allé de ses commentaires sur un talk-show où le public devait demander de l'argent, des personnes édentées, aveugles, sourdes, couvertes de blessures et de brûlures, et le père de João a dit c'est insensé de laisser ces gens s'exhiber, c'est insensé ce qu'ils font avec ces gens, c'est insensé ce gouver-

nement qui ne voit rien de tout ça, j'en ai marre de vivre dans ce pays de merde. Tu ne trouves pas toi que c'est un pays de merde ? Qu'ici on ne fait que de la merde ? Qu'il n'y a que des gens de merde ici ? C'est là qu'il s'est levé et qu'il a éteint la télé, il s'est mis à parler de lui et de son fils et de la vie jusqu'au moment où il m'a demandé, avec la même rage, en me regardant dans les yeux comme s'il attendait cet instant depuis toujours, si je n'avais pas honte de ce qui s'était passé à l'anniversaire de João.

27.

Dans une école comme la mienne, les rares élèves qui n'étaient pas juifs jouissaient même de certains privilèges. Celui de ne pas assister aux cours d'hébreu, par exemple. Ou de culture hébraïque. Les semaines qui précédaient les jours fériés religieux, ils étaient dispensés d'apprendre les chansons traditionnelles, et de faire les prières, de danser et de prendre part au shabbat, de se rendre à la synagogue et au foyer de personnes âgées, de décorer le berceau de Moïse au son de l'hymne d'Israël, sans parler des excursions de ce qu'on appelait le *mouvement de jeunesse*.

28.

Lors des excursions, on était répartis dans des groupes, chacun avec un moniteur plus âgé, et une partie de la journée était consacrée à des activités classiques pour ce genre de rencontres, le déjeuner, les matchs de foot, les séances d'accolades collectives pour sceller notre union, les courses de slalom avec le talc et les œufs. On emportait la tente, le répulsif, la gamelle, la gourde, et je me souviens que je cachais tout ce qu'on pouvait me voler en mon absence, une

plaquette de chocolat au fond d'un sac de linge sale, un chargeur de piles au milieu des orties.

29.

Le soir, on était séparés en deux groupes, pour un exercice qui s'appelait *attaque au drapeau*, l'un camouflé dans la végétation et l'autre qui était chargé de la défense, et au cours de la nuit dans un terrain vague on formait des pelotons et on appliquait les stratégies d'une patrouille, avec boussole, colonnes, positions, escalade, une simulation de ce que les moniteurs nous avaient expliqué lors d'exposés sur la guerre des Six-Jours, la guerre d'Indépendance, la guerre du Kippour, la guerre du Liban.

30.

Il y avait d'autres non-Juifs dans l'école, mais aucun comme João. Un jour, l'un d'eux avait attrapé un camarade, l'avait traîné sur une quarantaine de mètres, avait étendu son bras droit et rabattu le portail en fer à plusieurs reprises sur ses doigts, et tandis que le garçon se contorsionnait il avait saisi son bras gauche pour faire la même chose. João était différent : un camarade lui ordonnait de rester debout, il restait debout. Le camarade balançait son sandwich, il allait le chercher. Le camarade immobilisait João et le forçait à manger son sandwich, bouchée après bouchée, et João ne laissait rien transparaître sur son visage – aucune douleur, aucune supplication, aucune expression.

31.

Quand le père de João m'a demandé si je n'avais pas honte de ce qui s'était passé lors de la fête, j'aurais pu lui décrire

cette scène. J'aurais pu lui en dire plus que ce qu'il attendait, à savoir que je lui détaille la façon dont j'avais présenté mes excuses à João à son retour à l'école. Au lieu de raconter ce que j'avais ressenti en apprenant que João finirait par se rétablir, marcher normalement et mener la même vie qu'avant – et combien savoir cela avait facilité notre discussion, comme si les excuses avaient effacé sur-le-champ ce qu'il avait enduré depuis la chute, lui étalé par terre devant sa famille, le souffle coupé parce qu'il était tombé sur le dos, lui dans l'ambulance, puis aux urgences, puis à l'hôpital sans recevoir la visite d'un seul de ses camarades, plus deux mois à la maison sans qu'aucun de nous aille le voir, et revenant à l'école sans qu'aucun de nous s'approche de lui, jusqu'au jour où j'avais rassemblé assez de courage pour y arriver –, au lieu de tout cela, j'aurais pu lui raconter ce que ça faisait de voir João manger le sandwich face à son agresseur, avaler le dernier bout et se faire de nouveau attraper par son agresseur, se retrouver derrière un arbre dans un recoin de la cour, entouré d'un petit groupe qui tous les jours entonnait la même chanson.

32.

La chanson commençait ainsi, *mange du sable, mange du sable*. C'était comme un rituel, l'encouragement adressé à João tandis qu'il détournait le visage et essayait d'échapper aux coups, jusqu'au moment où il ne pouvait plus résister et finissait par ouvrir la bouche, un goût chaud et âpre, la semelle de la tennis sur la figure, et alors seulement l'agresseur se lassait et les cris diminuaient, João pouvait enfin se relever, tout seul, écarlate encore, rajuster ses vêtements, ramasser son cartable et remonter les escaliers, reconnaissant ainsi publiquement combien il était sale, et faible, et méprisable.

33.

Rien de tout cela ne l'a empêché d'arriver un jour avec des invitations pour la fête. Pour les bar-mitsvas, les invitations étaient réalisées par un imprimeur, sur du papier cartonné avec des rabats, un ruban et des lettres dorées, le nom des parents de l'intéressé, un numéro de téléphone pour confirmer sa présence, l'adresse pour la remise des cadeaux. Celles de João étaient faites maison, sur du papier machine, écrites au feutre et glissées dans des enveloppes en cartoline. Il les a distribuées en silence, de table en table, deux semaines à l'avance, toute la classe de quatrième était invitée.

34.

Ce samedi-là, je me suis levé de bonne heure. Je me suis habillé, je suis allé me servir dans le réfrigérateur et j'ai passé la matinée dans ma chambre. J'aimais bien regarder la télé comme ça, les persiennes tirées, le lit encore défait et les miettes de pain sur le drap jusqu'à ce que quelqu'un vienne frapper à la porte parce qu'il était déjà une heure moins le quart, et voilà en quoi a consisté le reste de la journée : le déjeuner chez ma grand-mère, les courses avec ma mère au centre commercial, elle me demandant si mon camarade qui fêtait son anniversaire préférerait un short ou un sac à dos, un portefeuille ou un tee-shirt, s'il aimait la musique et si un bon d'achat pour se payer des disques lui ferait plaisir, je lui ai répondu, j'ai attendu qu'elle paie et que la vendeuse du magasin fasse le paquet, puis on est allés dans une salle d'arcade où j'ai fait quelques parties, course et flipper.

35.

J'ai souhaité un joyeux anniversaire à João en arrivant à la fête. Je lui ai donné son cadeau. Il est possible que j'aie salué son père, quelque parent se trouvant là, et il est même possible que j'aie profité de la fête comme tous les autres invités, que je me sois amusé sans afficher le moindre signe de nervosité, les cinq camarades de classe désignés pour former le filet de pompiers, ceux que j'avais salués aussi en arrivant, avec qui j'avais parlé tout aussi normalement, nous tous habillés et fin prêts, attendant ensemble qu'arrive le moment d'apporter le gâteau et de chanter « Joyeux anniversaire ».

36.

Je ne sais pas si je me suis retrouvé impliqué par la faute de ces camarades, ce serait facile à ce stade de les rendre coupables de tout, ou s'il y a eu un moment où j'ai joué un rôle actif dans cette histoire : si, les jours précédents, m'est venue telle idée, si j'ai fait telle suggestion, si d'une manière ou d'une autre j'ai été indispensable pour que tout se déroule exactement comme prévu, nous en chœur pour le dernier *Joyeux anniversaire* avant de nous approcher de lui, un à chaque jambe, un à chaque bras, et moi lui tenant le cou parce que c'est la partie du corps la plus sensible.

37.

Je ne sais pas si j'ai fait ça juste parce que je me reconnaissais en mes camarades, João jeté en l'air une fois, deux fois, moi qui le tenais jusqu'à ce qu'au treizième coup, alors

qu'il était encore en train de s'élever, je replie mes bras et recule d'un pas et voie João s'immobiliser en l'air, puis entamer sa chute, ou si c'était le contraire : si dans le fond, à cause de cette idée des jours précédents, une chose que j'aurais dite ou une attitude que j'aurais eue, ne serait-ce qu'une seule fois, devant ne serait-ce qu'une seule personne, indépendamment des circonstances et des excuses, si dans le fond eux aussi se reconnaissaient en moi.

38.

Parce qu'il est clair que j'utilisais ces mots-là moi aussi, ceux-là mêmes qui ont abouti à cet instant où son cou a heurté le sol, et très vite je me suis rendu compte que mes camarades décampaient, dix pas jusqu'au couloir, l'entrée, la rue et soudain tu te retrouves à tourner le coin du pâté de maisons à toute vitesse sans un regard en arrière, sans penser qu'il aurait suffi de tendre le bras, d'amortir le choc et João se serait relevé, et jamais plus je n'aurais vu en lui l'aboutissement de ce que j'avais fait pendant si longtemps jusqu'à en arriver là, l'école, la récréation, les escaliers, la cour et le mur où João s'asseyait pour le goûter, le sandwich jeté au loin, João enterré et moi me laissant entraîner par les autres, à répéter les paroles, en rythme, tous ensemble, à l'unisson, la chanson que tu entonnes parce que c'est tout ce que tu peux faire, c'est tout ce que tu sais faire à treize ans : *mange du sable, mange du sable, mange du sable, sale goy fils de pute.*